

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 38 (1909)
Heft: 7

Artikel: Débuts pédagogiques [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin

pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. J. Dessibourg, Directeur de l'Ecole normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. J. Crausaz, 4, rue Grimoux, à Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

SOMMAIRE : *Débuts pédagogiques (suite). — Examens pédagogiques des recrues. — Projet d'appendice grammatical pour le livre de lecture du Degré moyen (suite et fin). — Bilan géographique de l'année 1908 (suite). — La vraie force. — Orthographe simplifiée. — Glanures pédagogiques (nouvelle série.) — Bibliographies. — Chronique scolaire. — Dépôt central du matériel scolaire.*

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES



I. A MARSILLENS

(Suite.)

17. Ma première fête de fin d'année scolaire.

Les fêtes de fin d'année de l'Ecole cantonale retentissaient merveilleusement dans mon âme et, à mon tour, je me disais : « Clôturas-tu cette première année scolaire sans donner un signe de vie quelconque ? Ne serait-ce pas un encouragement pour la jeunesse de mon école et pour les parents si je clôturais les modestes cours de l'école villageoise

par une petite solennité, un examen de fin d'année suivi d'une humble distribution de prix, à laquelle seraient conviés les parents et les amis de l'école ? » — Ayant déjà gagné jusqu'à un certain point la confiance de la population, me sentant assez solidement installé, je crus pouvoir tenter une innovation de ce genre, sans heurter les préjugés. Mais avant de réaliser ce projet, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les premiers mois de mon séjour à Marsillens.

Quelqu'un, je ne sais plus qui, m'avait prévenu contre le citoyen Corvinus comme étant un dangereux radical. Si, dès mon arrivée à M., j'avais frayé avec lui, je me serais infailliblement aliéné les sympathies et la confiance de la population ; j'eusse ébranlé ma position et paralysé mon action. Donc, je suivis consciencieusement le conseil qu'on m'avait donné et, pendant toute la première année de mes débuts, je n'eus aucune relation avec Corvinus. Je vouais à ses enfants les mêmes soins qu'aux autres, et voilà tout. Je dois remarquer pourtant que les enfants du père C. étaient très bien élevés, très intelligents et parlant un bon français, leur langue maternelle, seule exception de ce genre à Marsillens. Corvinus avait parfaitement deviné la réserve que je m'imposais à son égard ; aussi, jusqu'au moment où nous en sommes arrivés, ne chercha-t-il jamais à se rapprocher de moi.

Corvinus était agriculteur et entrepreneur de bâtiments à la fois ; c'est lui qui a construit l'église de Marsillens, un vrai bijou d'architecture. Il habitait une coquette villa qu'il avait récemment bâtie au centre du village. Au point de vue religieux et catholique, il y avait chez lui quelque chose de louche ; il n'assistait aux offices que les jours de grandes fêtes, malgré qu'il fût tout près de l'église. De vagues soupçons planaient sur lui, comme s'il avait eu des relations secrètes avec les puissances occultes ; les vieilles femmes passaient à côté de lui en se signant. En public, les braves Marsillensiens l'évitaient ostensiblement, mais en secret, à la dérobée ou de nuit, ils venaient presque tous, depuis les représentants de la commune jusqu'au plus simple petit laboureur, prendre conseil de papa Corvinus dans les circonstances critiques ; réputation bien méritée d'homme instruit, judicieux et de grande expérience. De fait, Corvinus

dirigeait les destinées de la commune, et cela sans en avoir l'air.

Revenons maintenant à notre projet de fête.

Une fête de fin d'année, couronnée d'une distribution de prix, exigeait des sacrifices pécuniaires que je n'osais réclamer d'une commune rurale. Je les pris sur mon propre compte, malgré l'exiguité de mes ressources. Dans ma bibliothèque — si j'ose décorer de ce nom une collection d'une cinquantaine de volumes — j'avais divers petits contes moraux, puis le *Tour du monde*, en dix in-seize, par Léon Guérin, dont chaque volume formait un tout complet. Cet intéressant ouvrage avait, outre sa valeur intrinsèque, un prix tout particulier pour moi personnellement : c'était mon *deuxième prix de progrès*, obtenu à la fin de ma première année à l'école cantonale. J'achetai encore quelques autres petits livres à la portée des enfants ; enfin, de nombreux objets d'école, tels que étuis, crayons, porte-plumes, cahiers de luxe, etc., si bien que je parvins à rassembler toute une collection de prix appropriés aux multiples besoins du jeune âge.

Par l'intermédiaire des élèves, j'invitai les parents à la petite fête qui aurait lieu un dimanche après Vêpres du mois de juillet.

Pour avoir un espace libre, j'entassai les bancs d'école au fond de la classe.

Au jour et à l'heure fixés, la salle d'école se remplit peu à peu de spectateurs, curieux d'assister à une cérémonie toute neuve pour eux. Corvinus était du nombre avec sa *grosse moustache*. Je disposai mes élèves en une petite phalange serrée, au premier plan de la salle, laissant ainsi le plus possible d'espace libre au public spectateur.

La cérémonie fut inaugurée par la prière et un chant de circonstance, sur quoi je procédai à un petit examen d'histoire sainte, de langue maternelle et d'histoire de la Suisse, acte qui parut intéresser l'assistance villageoise. Après l'examen, petite allocution aux parents touchant l'éducation de leurs enfants ; puis, m'adressant spécialement à mes élèves, je leur dis entre autres que *l'homme est tout ce qu'il est par le cœur*. Enfin eut lieu la distribution des prix qui, tout modestes qu'ils fussent, mettaient les lauréats au comble du bonheur. La cérémonie se termina par un chant et la

prière en commun, non sans avoir produit sur l'assistance une profonde impression.

Après cet acte, eut lieu un incident qui devait m'ouvrir des relations d'une grande portée. Papa Corvinus, ému jusqu'aux larmes, vint me serrer la main : « Monsieur le Régent, me dit-il, c'est la Providence qui vous a envoyé chez nous. Vous êtes l'homme qu'il nous faut ; restez-y et faites l'éducation de nos enfants. Vous professez le noble principe du Père Girard, que *l'homme est tout ce qu'il est par le cœur*, cela nous est un sûr garant que nos enfants seront bien instruits et bien éduqués. »

Corvinus et moi, nous nous rencontrions sur les principes du P. Girard et, dès lors, nous devînmes amis.

Telle fut la solennelle clôture de ma première année d'enseignement, après avoir été reçu comme un intrus par le Pasteur de la paroisse, comme un radical et un mécréant par la famille du Syndic et une partie de la population.

18. Singulière surprise.

M. le curé Veyron était l'ennemi juré du Père Girard, de sa méthode de langue qu'il ne connaissait pas. Puis, il me regardait encore avec une certaine méfiance, voyant en moi le représentant d'idées qui ne s'accordaient pas en tous points avec les siennes. De plus, il n'avait pas tout à fait oublié que j'avais *supplanté* son frère, ce dont on ne saurait lui faire un trop grand reproche. Cependant, reconnaissant la bonne influence que je m'efforçais d'exercer sur la jeunesse, l'ordre et la régularité introduits à l'école pour la fréquentation des offices, enfin ne trouvant pas sérieusement à critiquer sur ma conduite privée, il finit par abandonner toute attitude hostile à mon égard ; et nous fûmes bientôt dans les meilleurs termes. Aussi, quelle fut ma stupéfaction, à mon retour des vacances d'été, de ne plus voir à sa place d'honneur, au-dessus de ma *caderette*, l'image souriante du Père Girard, laquelle avait été, pendant mon absence, remplacée par une très médiocre gravure de saint Augustin ! Certes, je vénère, ainsi que tout catholique, saint Augustin comme l'un des plus illustres Pères de l'Eglise ; mais pourquoi aurait-il chassé de l'école de Marsillens le Père Girard, le régénérateur de l'enseignement et de l'éduca-

tion de notre canton, notre pédagogue à nous, Fribourgeois, celui auquel nous devons nos meilleures méthodes d'enseignement et qui a illustré notre pays.

Cependant, je ne trahis aucune surprise au Curé, ni ne lui fis semblant d'avoir remarqué le changement opéré par lui dans mon école. Mais je me procurai un nouveau portrait du Père Girard à Fribourg. Je le fis encadrer et le suspendis entre les deux fenêtres en face de la porte de la classe, de telle sorte que le premier objet qui devait frapper la vue des élèves en entrant, c'était le portrait du Père Girard ; et je laissai saint Augustin à la place que lui avait assignée le Curé. M. Veyron vit cette résurrection du Père Girard, mais il n'en fit pas plus semblant que moi à propos de l'introduction de l'évêque d'Hippone.

Nos deux révolutions accomplies à la sourdine furent tacitement et réciproquement reconnues. On en resta là et aucun nouvel incident ne vint, depuis, troubler le ciel de nos bonnes relations.

(A suivre.)



EXAMENS PÉDAGOGIQUES DES RECRUES

Le Bureau cantonal de statistique vient de publier son rapport sur les résultats des examens pédagogiques des recrues en 1908. Nous en extrayons les passages suivants, qui ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs du *Bulletin* :

La note moyenne générale des examens en 1908 est de 7,49 ; elle s'approche fortement des résultats obtenus en 1906 (7,47), mais reste de beaucoup inférieure à ceux enregistrés en 1907 (6,87). L'écart de 62 points que la statistique met en évidence est probablement la conséquence des notes déplorables obtenues par un certain nombre de recrues peu douées que l'on considèrerait comme faibles d'esprit et que les commissions de recrutement ont astreint à subir l'examen. En effet, en 1907, il y a eu dans notre canton 20 recrutables dispensés pour faiblesse d'esprit ; en 1908, on en compte seulement 7 ; de là, en partie, la proportion si forte des mauvais résultats.

Un coup d'œil jeté sur les moyennes générales depuis 1896 nous fait constater que le recul de 1908 est sans précédent.